© DR

►PATRICK VIDAL

L'HOMME MÖDERNE (ÉPISODE 2)

Deuxième partie de notre interview-fleuve avec le chanteur culte de Marie & les Garçons, partie prenante des révolutions punk-new wave-électronique. Ah oui quand même !

PROPOS RECUEILLIS PAR PATRICE BARDOT

Suite des aventures musicales de Patrick Vidal, chanteur au sein du groupe culte punk Marie & Les Garçons, puis figure centrale du projet disco Garçons. De la fin des années 70 jusqu'à aujourd'hui, les grandes secousses musicales de notre époque défilent dans la vie de celui qui est devenu depuis un DJ réputé.

Que s'est-il passé après la fin de Garçons ?

J'ai touché mes droits d'auteur et je suis reparti à New York en 1980 où je suis resté un an. Étant fan de disco, de soul, et de funk, j'étais dans mon élément, je me suis nourri de ces musiques alors qu'à Lyon, pendant ce temps-là, ils n'écoutaient que du rock. Là-bas, j'ai vu Prince pendant la tournée 1999, Aretha Franklin, Maze. Mais comme j'achetais le magazine anglais *The Face*, je voyais aussi qu'avec la new wave il se passait pas mal de trucs en Europe. Du coup, je me suis dit qu'il fallait que je rentre et à mon retour, j'ai un coup de fil de Michel Esteban *(l'ancien manager de Marie & les Garçons, ndr)* qui me dit qu'Octobre, les anciens Marquis de Sade *(groupe rennais culte, ndr)*, recherchait un chanteur. Je me suis donc retrouvé dans ce groupe qui commençait seulement à aborder le funk et la disco, alors que moi, ça faisait longtemps que je les pratiquais. Ce n'était pas vraiment moi, mais ça m'a remis le pied dans la musique. J'écrivais juste les textes et les mélodies, mais j'avais besoin d'une musique plus barrée : Octobre, c'était trop propre. On a quand même fait la première partie de David Bowie à l'hippodrome d'Auteuil en 1983, mais notre label EMI ne nous aimait pas et a tout fait pour nous dégager.

Quand est-ce que tu deviens DJ ?

Dès que je rentre de New York en 1982. C'est grâce Olivier Carrié *(alias Uncle O, qui réalise une playlist mensuelle pour* Tsugi*, ndr)*, un ami lyonnais. Il est parti travailler comme DJ aux Bains Douches, et je l'ai rejoint. Du coup, nous avons été résidents des Bains pendant cinq ans. Cela me permettait de diffuser de la musique que j'aimais : de la funk, de la disco, de la soul. Et il y avait alors très peu de clubs qui passaient de funk à Paris. On jouait des tracks qui n'étaient pas des singles. Une liberté qui est possible quand tu es résident, il n'y a pas l'efficacité immédiate que l'on te demande lorsque tu joues seulement deux heures. Et quand tu aimes vraiment un nouveau disque, tu peux aussi le passer plusieurs fois dans la soirée. Comme "When Doves Cry" de Prince, au début ça a vidé la piste, mais six mois plus tard tout le monde nous le demandait ! J'aime partager la musique avec les gens. Mais je continuais quand même à faire du rock en parallèle avec Octobre, puis sa suite, Senso, avec qui j'ai sorti un 45t en 1986, et je travaillais sur mon album solo qui est paru en 1990 chez New Rose.

Après avoir découvert le punk, la disco, tu es aussi l'un des premiers en France à découvrir la house…

La première fois que j'ai entendu aux USA Farley Jackmaster Funk j'ai adoré, car je n'aimais plus la musique des clubs de l'époque, c'était à fond la Hi-NRG. J'ai aimé la house dès le début, notamment parce que c'était un format de musique créé pour des endroits qui n'existaient pas encore. Même le format maxi, c'était fou, c'était une manière de retravailler un morceau pour en faire une sorte d'objet. Presque de l'art contemporain.

Il paraît même que tu as sorti le premier maxi de techno français sur le label Rave Age de Manu Casana ?

Oui, c'était en 1990. C'est grâce à une rencontre avec Christophe Monier, qui connaissait Octobre. Il avait un duo, Olga Volga, avec Christophe Conte, le futur journaliste des *Inrocks*, et il m'avait proposé de travailler avec eux, mais comme je ne suis pas producteur, ça n'avait pas abouti. Un jour, on s'est retrouvé au Virgin des Champs-Élysées avec des maxis de house de Chicago sous le bras et on s'est aperçu que l'on écoutait la même chose. Du coup, on a fait ce projet Discotique et on a sorti le maxi "Sexe". Je n'ai jamais été passionné de machines : rien qu'un jack de guitare, ça m'emmerde ! Mais je chantais, j'inventais des mélodies. Et Christophe faisait tout à la main sur son sampler, il était archi doué, musicalement c'était une sorte de breakbeat bizarre.

© PIERRE GAYTE

“ Si j’étais resté à New York en 1982, entre l’héroïne et le sida, je ne serais plus en vie. La musique m’a sauvé la vie. ”

Est-ce que tu allais à des raves ?

Oui, je suis allé au Fort de Champigny à des raves organisées justement par Manu Casana. C’était une vraie découverte, car il n’y avait plus les codes du Palace ou des Bains Douches où l’entrée était difficile, là tout le monde pouvait entrer. C’était magique. Il n’y avait plus de jugement social. Il y avait une diversité musicale incroyable avec des salles house, d’autres plus techno. Tout était mélangé. Mais je n’étais pas sous influence de drogues, ce n’était pas mon truc, j’ai du prendre trois ecstas dans ma vie. D’ailleurs, si j’avais pris de la drogue au Kit Kat quand j’étais DJ d’after, je serais dans un sale état. Et si j’étais resté à New York en 1982, entre l’héroïne et le sida, je ne serais plus en vie. La musique m’a un peu sauvé la vie.

Quels sont tes meilleurs souvenirs de ces années-là ?

Les premières grosses soirées avec des DJs mythiques américains qui débarquent. On avait par exemple organisé avec Act Up une soirée en 1992 avec David Morales, Tony Humphries et Robert Owens. C’était une nouvelle manière d’écouter de la musique dans un club sans les codes VIP, qui sont après revenus en force, merci David Guetta ! Le club était redevenu un espace de liberté totale.

Est-ce que tu as vécu le côté french touch ?

Je ne l’ai pas ressenti tout de suite parce que ce sont les Anglais qui ont lancé cette idée de french touch, sans eux cela n’aurait pas existé. À l’époque, avec Gildas Loaec qui allait fonder plus tard le label Kitsuné, nous tenions un magasin de disques dans le quartier des Halles à Paris, Street Sounds rue Bailleul. Tout le monde voulait acheter les nouveaux maxis, il y avait une soif de nouveautés. Même si on ne savait pas qui était l’artiste, on achetait parce qu’on aimait. Nous étions assez spécialisés en jungle. C’était une sacrée découverte. C’était très excitant d’écouter une nouvelle musique. D’ailleurs depuis, on ne peut pas dire qu’on a entendu quelque chose de vraiment nouveau.

Est-ce que tu ne regrettes pas de ne pas avoir pris le wagon french touch ?

Non. Même si on avait fait le projet Sutra avec Christophe Monier, produit par Mirwais. On s’est engueulés avec lui pendant l’enregistrement de l’album, car il voulait caser des sons à la Daft Punk. Je n’en voulais pas. Il était obnubilé par les Daft. C’est pour ça qu’on n’a pas fait de deuxième album avec lui. Je me souviens que Mirwais m’avait demandé : *“Qu’est-ce que tu fais si on te propose de faire un remix de Mylène Farmer ?”* Je lui ai répondu : *“Jamais je ne collerai mon nom à ça !”* Je n’ai rien contre la musique commerciale, je suis même un fanatique de Mariah Carey, mais il y a des artistes que je hais, en l’occurrence Britney Spears et Mylène Farmer, qui sont pour moi les deux plus grandes arnaques de tous les temps.

Dans les années 2000, tu es DJ lors de la mythique soirée mensuelle gay KAPB à La Boule Noire…

Ça a été très important. C’est le journaliste Didier Lestrade qui était l’un des organisateurs avec Philippe Laugier et Christophe Vix-Gras, qui m’a demandé d’être résident. Je mixais pendant quatre ou cinq heures, c’était magique. On donnait aux gens l’impression d’être chez eux. Didier mettait du talc sur la piste, il y avait des fruits dans les loges. Ça a mis du temps à fonctionner, mais par la suite il y avait la queue dehors à 5 h du matin alors que l’on fermait à 6. Je crois qu’il faut que cette musique redevienne merveilleuse, originale et jusqu’au-boutiste. Aujourd’hui, on se retrouve avec des DJs qui s’expriment comme des pop stars, sauf que la mise en danger est de zéro. Je connais la différence entre passer une heure et demie sur scène en chantant des textes ou faire un set de trois heures aux platines. Avec l’apport de la technologie, beaucoup de DJs ne font pas grand-chose et les lives électroniques se réduisent à de seuls effets pyrotechniques.

Quels sont tes projets aujourd’hui ?

Je suis directeur artistique au Balcon de l’Alcazar où je programme des DJs du mercredi au samedi jusqu’à deux heures du matin. C’est dans le sixième arrondissement, ça peut être très drôle, tout se télescope, des gens très lookés avec des drag-queens. J’ai aussi mon groupe A Boy Called Vidal où l’on fait des reprises de Marie & Les Garçons, dans un esprit pas du tout revival, mais moderne. Mes textes sont un peu comme des petites nouvelles et il n’y a pas de connotations adolescentes, donc je peux toujours les chanter aujourd’hui. Je suis très heureux de ce nouveau projet, car c’est une très belle surprise, le public est assez jeune, il connaît les paroles par cœur, les gamines hurlent, les gens dansent, c’est du délire. Ça me manquait de ne pas faire de scène, je le vis comme un bonheur absolu.

SOUNDCLOUD.COM/PATRICK-VIDAL